



Dorothy Allison

IL FAUT AIMER LA VIE QUE L'ON SE FABRIQUE

Dorothy Allison est une des voix les plus originales de la littérature du sud des Etats-Unis. Auteur de nouvelles (« Trash »), d'un recueil de poésie (« The Women Who Hate Me »), trois de ses livres sont publiés simultanément en français : « l'Histoire de Bone », un premier roman largement autobiographique qui l'a fait connaître dans son pays en 1992, et qui a été porté à l'écran par Angelica Huston ; « Retour à Cayro », un deuxième roman, d'une force et d'une ampleur comparables au premier, et d'un recueil d'essais mêlés de récits personnels, intitulé « Peau ».

Née en 1949, à Greenville, en Caroline du Sud, Dorothy Allison a eu une enfance mouvementée. Violée et battue par

SPLENDEURS et MISERES du SUD PROFOND

Il faut aimer la vie
que l'on se fabrique

son beau-père, elle a commencé à trouver la paix dans le féminisme et l'écriture. Militante homosexuelle et porte-parole des exclus du Sud, elle a, par ses livres, bouleversé l'Amérique.

Finaliste du National Book Award en 1992 pour « l'Histoire de Bone », elle vit, aujourd'hui, à San Francisco, effectuant toujours de nombreux voyages dans le Sud américain, qui demeure en toile de fond d'une œuvre puissante et dérangeante.

DOROTHY ALLISON – J'ai toujours voulu être écrivain. J'ai commencé à écrire quand j'étais petite fille, vers sept ou huit ans. J'avais deux petites sœurs et, quand je les gardais, je leur racontais des histoires. Mais il était évident, pour moi, que les gens qui parvenaient à se consacrer à l'écriture n'étaient pas de mon monde. Nous étions des gens sur qui l'on écrivait, mais sûrement pas des gens qui avaient le droit d'être écrivain.

Pour comprendre cet état d'esprit, je dois souligner que j'ai été la première de toute la famille à terminer le lycée. Je voulais devenir professeur d'histoire. C'était la plus haute ambition à laquelle je pouvais prétendre.

PHILIPPE VALLET – *Votre mère a joué un rôle dans votre désir d'écrire.*

DOROTHY ALLISON – Oui. Elle était très pauvre et, comme je suis une bâtarde, j'étais la source d'une grande honte pour elle. Mais elle m'aimait énormément. Elle était têtue, elle avait décidé que j'étais extraordinaire et que tout était possible.

Par exemple, quand j'étais encore une enfant, et alors qu'elle était serveuse dans un restaurant d'autoroute de Caroline du Sud, elle versait, tous les soirs, en rentrant, une partie de l'argent qu'elle avait gagné dans un grand bocal de verre situé sur la commode en disant : « *C'est pour que tu ailles à l'école...* » En fait, l'argent n'y restait pas longtemps (*rires*), car il y avait toujours une « tragédie » : la voiture en panne, un enfant malade, etc. Je crois, malgré tout, qu'elle était persuadée qu'un jour elle parviendrait à mettre assez d'argent de côté. Ça n'est pas arrivé, et quand j'ai intégré le lycée,

SPLENDEURS et MISERES du SUD PROFOND

Il faut aimer la vie
que l'on se fabrique

j'ai demandé toutes les bourses possibles et imaginables. Et je les ai obtenues.

PHILIPPE VALLET – *Votre beau-père ne vous a pas autant gâtée...*

DOROTHY ALLISON – Oh, non ! C'était un monstre. Un homme brisé et brutal. Il n'avait aucune confiance dans les femmes et il avait une profonde aversion pour les enfants. La violence était en lui. Il avait l'habitude de nous battre, mes sœurs et moi. Quand j'étais adolescente, il a été arrêté pour avoir rossé un homme. Finalement, on lui a prescrit des médicaments pour le calmer. Ma vie a alors changé, et depuis j'ai une grande gratitude pour la pharmacologie. Curieusement, il aimait ma mère et elle l'aimait.

PHILIPPE VALLET – *Ce n'était pas seulement un père brutal, c'était aussi un père incestueux.*

DOROTHY ALLISON – J'ai été violée. Pendant longtemps, ma mère n'en a rien su, et je ne lui ai révélé tout cela que très tard.

C'est très difficile à expliquer. Tout a commencé quand j'avais cinq ans, peu de temps après que ma mère l'eut épousé. J'étais si jeune que je ne réalisais pas la gravité de ce qu'il faisait. En revanche, je savais que ça n'était pas bien, que j'avais peur et qu'il avait honte. Je savais que c'était dangereux et qu'il fallait garder le « secret ». Mais, encore une fois, je n'ai pas réalisé pendant de nombreuses années. Je crois que c'est comme ça que ça marche avec ce genre d'homme, surtout s'il trouve une jeune enfant. Il y a une énorme confusion.

PHILIPPE VALLET – *Cette histoire terrible est au centre de votre roman, « l'Histoire de Bone ». Peut-on dire, alors, que vous êtes Bone ?*

DOROTHY ALLISON – C'est une fiction. Ce qui est le plus proche de la réalité, c'est le premier chapitre qui est constitué de toutes les histoires qu'on m'a racontées sur la rencontre entre ma mère et mon vrai père, et ma conception. Mon père n'avait pas épousé ma mère. Il s'était enfui avec elle quand elle avait quatorze ans. Ma grand-mère l'a traqué jusqu'à ce qu'il accepte le mariage. La fiction intervient ensuite.

Ce qui est similaire, ce sont les agressions sexuelles. C'est ce que je voulais faire, mais aussi écrire un roman sur une famille de

SPLENDEURS et MISERES du SUD PROFOND

Il faut aimer la vie
que l'on se fabrique

la classe ouvrière. J'ignore quelle est la situation en France, mais aux Etats-Unis l'idée est que tous les hommes pauvres violent leur fille. Je voulais raconter cela sans tomber dans les clichés. Dans *l'Histoire de Bone*, les Boatwright, la famille de Bone, sont violents et buveurs. Cependant, il n'y a rien de petit ou de simple en eux.

PHILIPPE VALLET – *Un point d'éclaircissement. Votre héroïne s'appelle Ruth Ann. Pourquoi lui donner ce surnom de « Bone » ?*

DOROTHY ALLISON – C'est un jeu métaphorique. *Bone*, en anglais, signifie « os »...

PHILIPPE VALLET – *Vous venez d'évoquer la boisson. Elle est partout présente dans vos romans. C'est la réalité ?*

DOROTHY ALLISON – Oui. Dans cette génération, cela se passait comme ça. Aujourd'hui, c'est la drogue. Ce sont des gens très pauvres et très désespérés qui ont peu d'échappatoires.

« Les femmes m'ont sauvé la vie ! »

PHILIPPE VALLET – *Après cette enfance difficile, vous avez fui votre famille. Vous avez commencé à écrire des articles d'ethnographie urbaine sur le « Lower East Side » de New York, où vous vous étiez installée, puis des critiques littéraires et musicales. Vous étiez au centre de réunions de poètes et d'écrivains. Comment avez-vous découvert le féminisme ?*

DOROTHY ALLISON – C'est simple : les femmes m'ont sauvé la vie ! Après avoir étudié, chose impensable dans ma famille, je suis devenue une créature différente. Mes sœurs ne savaient plus comment me parler et je ne savais plus communiquer avec elles. J'étais « éduquée » (*rires*), mais, dans le même temps, après ce que j'avais vécu, je voulais mourir. Mon désespoir était total. Je voulais me suicider.

J'avais un petit job à la sécurité sociale dans une petite ville de Floride. J'essayais de ne pas boire, de ne pas me droguer. Je cherchais une ouverture, n'importe laquelle. J'ai entendu parler d'un centre féminin où il y avait un groupe de discussion. J'y suis allée. Au cours du premier contact, il y avait sept femmes dans une

SPLENDEURS et MISERES du SUD PROFOND

Il faut aimer la vie
que l'on se fabrique

pièce. L'une me faisait face. Elle était très différente de moi : beaux vêtements, cheveux brillants, perles !.. Puis, cette femme a dit : « *J'ai des pensées terribles. Mon père m'a violée et je voudrais le tuer.* » J'étais assise par terre. C'était la première fois que j'entendais quelqu'un dire ça tout haut. A ce moment-là, ma vie a changé. Je ne voulais plus quitter cette pièce. Par hasard, j'étais tombée dans un monde où j'étais un être humain et pas un monstre brisé.

Voilà comment je suis devenue féministe. Le travail et les livres ont, avec le temps, fait le reste. Mais au cœur de mon histoire, il y a cette rencontre. J'ai compris que je pouvais aider quelqu'un qui, apparemment, était différent de moi. Et inversement.

PHILIPPE VALLET – *Dans ce contexte, est-ce facile d'être lesbienne ?*

DOROTHY ALLISON – C'est très facile, mais il faut trouver une autre femme qui partage vos goûts (*rires*). Le plus difficile, c'est quand on est jeune.

PHILIPPE VALLET – *Oui, j'imagine qu'à ce moment-là, on se sent coupable, honteux...*

DOROTHY ALLISON – Non. Mon problème, c'est que j'avais peur d'être touchée par quiconque. Toute mon expérience de la sexualité était brutale. Cela n'a pas fait de moi une lesbienne, mais ça m'a rendu le sexe effrayant. L'amour me faisait peur, car mon beau-père n'était pas digne de la moindre confiance. J'ai mis des années avant de pouvoir me confier émotionnellement aux gens. Physiquement, on peut se déconnecter et se laisser aller. Parler, c'est autre chose. Vous êtes plus vulnérable.

PHILIPPE VALLET – *Aujourd'hui, vous vivez à San Francisco avec votre amie, Alix Layman, une musicienne ; votre fils, Wolf ; le père biologique de Wolf, Dan Carmel, et son ami. Ce n'est pas un "ménage" très courant, vous le savez. Comment concevez-vous l'éducation de votre fils ? Lors d'une interview, vous avez dit : "Je veux que mon fils soit fier de moi." Vous avez peur qu'on vous juge ?*

DOROTHY ALLISON – Comme toutes les mères, je veux que mon fils comprenne sa mère et en soit fier. J'essaie de l'élever avec l'idée que c'est tout à fait naturel et normal, et que, parfois, le monde est

SPLENDEURS et MISERES du SUD PROFOND

Il faut aimer la vie
que l'on se fabrique

généreux. Mon fils va dans une école où il y a d'autres enfants dont les mères sont lesbiennes. En fait, je me plains plutôt de ses compétences en matière de jeux vidéo et de sa peluche, Barney, très populaire auprès des enfants. Ce sont des domaines dans lesquels je suis nulle (*rires*)...

Sérieusement, je suis très attentive à ses premiers pas à l'école. Je veux qu'il apprenne le français et qu'il sache se défendre, dans tous les domaines, karaté ou autres (*nouveaux rires*). Il trouve que ça fait beaucoup... Mais il n'a aucun problème avec le fait que je soit lesbienne. Il éprouve de la peine pour ceux qui n'ont pas deux mamans ni toutes ces femmes, qu'il appelle ses « tantes », qui viennent le voir et qui s'occupent de lui. Il est très gâté.

« Je ne supporte pas Faulkner »

PHILIPPE VALLET – *Quels sont vos écrivains favoris ?*

DOROTHY ALLISON – Steinbeck, car j'ai toujours voulu trouver des livres dans lesquels on respecterait ma famille. Il y a tant de romans dans lesquels les pauvres sont caricaturés. John Steinbeck a écrit de grandes choses sur la classe ouvrière. J'aime aussi beaucoup Toni Morrison. Quand j'ai lu son livre *The Bluest Eye* (*L'Œil le plus bleu*), qui raconte l'histoire du viol d'une jeune Noire par son père, j'ai eu envie d'écrire à mon tour. Tout était fidèle à mon expérience. Superbe et passionné.

Il y a d'autres écrivains qui ont compté, ou qui comptent encore, comme Flannery O'Connor que j'ai découverte quand j'étais enfant, car ma mère achetait, dans des petites librairies, des livres défraîchis, souvent sans couverture, déchirés. Son style m'a toujours époustouflée. C'est ce genre d'écrivain que je voulais devenir. Je voulais raconter des histoires vraies, sans avoir peur éventuellement d'être dure, « méchante », comme O'Connor.

PHILIPPE VALLET – *Faulkner ne figure-t-il pas dans votre liste ?*

DOROTHY ALLISON – Je ne supporte pas Faulkner (*rires*)... Je le lis et je l'apprécie. Il a une extraordinaire maîtrise du langage et de la structure. Mais c'est l'homme de la classe dirigeante. C'est l'homme

SPLENDEURS et MISERES du SUD PROFOND

Il faut aimer la vie
que l'on se fabrique

de la « voix du Sud ». C'est très dur à lire pour moi. Invariablement, les hommes de ses livres n'ont, au mieux, que de la pitié pour les pauvres et les Noirs. Il n'a aucun respect pour ceux qui sont différents de lui. C'est assez fort et grand pour que je voie la tristesse de ses personnages, mais, si vous me permettez cette expression, « ça m'écorche de le lire ».

« Baldwin est la plus grande âme
de la littérature américaine »

PHILIPPE VALLET – *J'imagine que ce n'est pas la même chose pour James Baldwin ?*

DOROTHY ALLISON – Non, bien sûr. J'ai découvert Baldwin quand j'étais adolescente. J'en étais tombée amoureuse. J'avais lu ses essais. Ils sont tous extraordinaires. Il faut lire aussi *Go Tell It on the Mountain*, son roman autobiographique. C'était un homme d'une immense générosité et qui écrivait merveilleusement. Quand j'ai découvert qu'il était gay, ça a presque été un moment de révélation. C'était comme si on m'avait envoyé une bouée de sauvetage. Baldwin est la plus grande âme de la littérature américaine.

PHILIPPE VALLET – *Comment naît un livre ?*

DOROTHY ALLISON – Je commence par inventer des gens, qui, petit à petit, prennent la parole. Je remplis de gros carnets et, quand j'ai assez de matière, j'invente une histoire. L'idée générale est suscitée par ces personnages.

PHILIPPE VALLET – *Comment est né « Retour à Cayro », par exemple ?*

DOROTHY ALLISON – A partir d'une femme, Delia, qui avait commis une chose impardonnable, quitter ses enfants, je voulais faire un roman sur la rédemption. J'imaginais que, de retour au pays, sa fille Cissy, née d'une seconde union, ne supporterait pas ses deux sœurs, Amanda et Dede. Ça me semblait logique, car j'avais eu des relations très complexes avec mes sœurs. Mais les livres ne vont pas toujours là où on le voudrait. Parvenue à la moitié

SPLENDEURS et MISERES du SUD PROFOND

Il faut aimer la vie
que l'on se fabrique

du manuscrit, le livre ne m'a plus obéi. Les filles ne se détestaient pas, alors qu'elles avaient de bonnes raisons de se haïr. Elles étaient dures ; elles ne se faisaient pas confiance, mais elles s'aimaient du fond du cœur.

Du coup, j'ai voulu en tuer une ! J'ai tout essayé pour y arriver. Sans résultat. En voulant écrire sur la rédemption, j'avais imaginé que Delia paierait un prix très lourd pour son crime. La mort d'une de ses filles me semblait la voie toute tracée. Mais cette histoire épouvantable n'est pas venue sous ma plume. Conséquence : le livre m'a pris un an de plus. Le temps d'accepter que tout cela n'arriverait pas, et que je ne pouvais rien y faire.

« J'ai grandi auprès de femmes très fortes »

PHILIPPE VALLET – *Il faut dire que les femmes souffrent beaucoup dans vos livres. Je voudrais en donner un aperçu avec cet extrait de « Retour à Cayro », page 79 de l'édition française : « En fait, les femmes faisaient autant de conneries que les hommes, mais elles payaient leurs péchés par des enfants et par l'attitude de leurs amies. Elles le payaient d'une façon simple et immédiate. La femme qui avait fui, et fille perdue, menait la belle vie, ne serait jamais pardonnée ; mais celle qui revenait ruinée et blessée, celle qui faisait preuve d'une douloureuse sobriété et d'une résignation obstinée, celle qui avait durement et publiquement souffert – il lui restait une chance. Cette femme pouvait être réintégrée dans le cercle. » C'est une vision très dure de la vie.*

DOROTHY ALLISON – J'ai grandi auprès de femmes très fortes, face à des situations impossibles. Mais ces femmes sont tellement pleines d'amour et de détermination qu'elles peuvent survivre à n'importe quoi. Elles ont à l'égard de l'existence une bonne humeur et une générosité d'esprit que je n'ai trouvées que chez James Baldwin.

Cela dit, je suis scandalisée et horrifiée par la vie qu'a eue ma mère, par le si petit nombre de choix qu'on lui a offerts et par le prix si lourd qu'elle a dû payer. Je suis scandalisée par la vie et le prix des choix de mes sœurs. Je suis scandalisée par la peur qui

SPLENDEURS et MISERES du SUD PROFOND

Il faut aimer la vie
que l'on se fabrique

m'a habitée. En ce sens, je crois que la vie des femmes est très dure, surtout si l'on est pauvre et si l'on est différent. Cette dureté, notez-le bien, n'exclut pas le sens de l'humour.

« Je comprends la foi »

PHILIPPE VALLET – *Dans ce contexte, la religion, qui est très présente dans vos romans, ne semble apporter qu'un faible secours.*

DOROTHY ALLISON – J'ai été élevée dans la religion baptiste. Il y avait des choses que j'aimais dans l'église, comme une langue superbe ou une très belle musique. Hélas ! il y avait aussi une petitesse de vue à vous écraser l'âme, et cette vision sudiste sandaleuse de la bonne chrétienne qui doit faire don de sa vie. Deux de mes sœurs se sont tournées vers le fondamentalisme, à des moments différents. Dieu merci, si je puis dire, elles en sont revenues. Cette fréquentation de l'église a suscité des problèmes. Je suis lesbienne et je vis dans les villes du péché.

Malgré tout, je dois reconnaître qu'elles ont toujours fait preuve, à mon égard, d'une énorme tendresse et d'une grande compréhension. Celle de mes sœurs qui est restée très pieuse a décidé que Dieu me comprenait, même si l'Eglise ne sait pas quoi faire avec l'homosexualité.

Je comprends la foi. L'Eglise est au cœur de la vie des familles de la classe ouvrière du sud des Etats-Unis. Dans un milieu comme celui-là, on y trouve la force de la rédemption, mais aussi des hommes dont l'étroitesse d'esprit est horriante.

PHILIPPE VALLET – *Reste l'écriture. Dans un texte de votre essai « Peau », dont le titre original, d'ailleurs, est plus parlant, « Skin : Talking About Sex, Class and Literature », et vous référant aux conseils que vous donnez à vos étudiants, vous écrivez : « Certains d'entre nous doivent écrire afin de donner un sens au monde. » Vous ajoutez : « L'écriture est toujours révolutionnaire, elle est toujours là pour changer le monde. » Il y a d'autres citations qui vont dans ce sens. Cette certitude de « changer le monde » par l'écrit vous habite-t-elle à chaque instant ?*

SPLENDEURS et MISERES du SUD PROFOND

Il faut aimer la vie
que l'on se fabrique

DOROTHY ALLISON – Oui. J'ai écrit un texte pour le théâtre intitulé *Two or Three Things I Know for Sure*. Dans cette pièce, je dis que l'une des choses dont je suis certaine, c'est qu'il faut aimer la vie que l'on se fabrique. C'est ce que font les écrivains quand ils écrivent des histoires. C'est d'une puissance incroyable. Voilà où est le pouvoir de changer la vie.

Dorothy Allison

Propos recueillis et traduits par Philippe Vallet

Retour à Cayro, traduit de l'américain par Michèle Valencia, éditions Belfond, 452 p., 129 francs.

L'Histoire de Bone, traduit de l'américain par Michèle Valencia, éditions 10/18, inédit.

Peau, traduit de l'américain par Nicolas Milon, éditions Balland, 298 p., 99 francs.